GERDA CADOSTIN

LAISSE FOLIE COURIR

MÉMOIRE D'ENCRIER

LAISSE FOLIE COURIR

L'image de la couverture est une œuvre du peintre Edouard Duval-Carrié.

Gerda Cadostin

LAISSE FOLIE COURIR

MÉMOIRE D'ENCRIER

À Christian Spilliaert

UN DILEMME EMMERDANT

Maintenant que Sidieu est mort, mes yeux seront là pour les voir! Tôt ou tard, elles devront prendre homme! lâche une langue insoumise de femme dans lakou Estimé. Une langue tripòt. Une langue sans vergogne de tribulations. Une langue sale sans espoir de plaisir. Qui, au lieu de travailler les rizières à Guérot, a choisi rien et oisiveté. Du devant-jour à l'angélus, traîne ses pieds et sa bouche dans le voisinage. Rapportant déformés, mots et gestes des vivants et des morts. Dans un mélange insensé, insoluble et vengeur. Une langue sans but, sans bon ange. Une langue dévorée par le temps, les morts subites, les grogs, les hasards sans nombre. Qui, pour distraire l'ennui déteint sur le village, médit des deux inséparables sœurs jumelles Joséphine et Aline, filles de Sidieu et de Mirasia. Parce que jadis et jusqu'à ce jour la trentaine vierges, célibataires, elles sommeillent dans le même lit.

Depuis la disparition subite du bien-aimé Sidieu, Joséphine et Aline égrènent le temps à ressasser. Tantôt le vide. Tantôt leur arbre généalogique. À la recherche d'une femme à Guérot pour soutenir leur dilemme emmerdant. La douleur d'une femme c'est pour une autre femme, disent les femmes. Les yeux vifs d'espoirs sûrs et certains, elles repassent des prénoms

de femmes et… Tante Mézine ! Comme des voix sous terre qui montent éclatées !

Tante Mézine est rentrée vierge et analphabète au noviciat des religieuses de Petite Rivière de l'Artibonite. Elle a découvert le poète Oswald Durand, auteur de « Choucoune », sa chanson préférée. Devenue institutrice, elle a formé plus de trois générations. À Guérot, où est enterré son nombril, elle est revenue pour terminer ses jours.

Joséphine et Aline déboulent pressées, palpitantes, mouillées :

— Tante Mézine ! Tante Méziiiine ! Nous sommes entravées.

— Plus bas, plus bas. Ici, l'air a des oreilles.

Ses yeux épient l'entourage et les clôtures. Bien en chair dans sa vieille dodine sur la galerie, tante Mézine admet, sans surprise, l'impossibilité des jumelles à dormir séparées et la possibilité de se placer avec le même homme.

— Oui, le même homme ! s'enflamment les jumelles habillées en nuances de rose dedans dehors de la tête aux pieds.

— En soixante ans de vie religieuse dans le département de l'Artibonite, chuchote-t-elle, tant de vies s'échinent entre impossible et surnaturel.

Les deux sœurs, réconfortées par tante Mézine, se hasardent. De bébés en gestation aux bébés dans les bras des femmes. Célibat avancé. La trentaine devant leur porte, Joséphine et Aline ont envie d'accoucher elles aussi. Sans rien changer dans leurs habitudes. Sans autre souffle dans leur souffle. Un accroc aux usages. Un seul mari pour deux sœurs. Un mari chez elles. Dans leur maison à elles, héritée de leurs parents Sidieu et Mirasia.

— Tout ça à Guérot, Éphine ma sœur ?

— Au nom de notre ancêtre vivante, Sang Cochon, unique au monde ! Et qui plus est, son corps est encore en affaires. Tout est possible à Guérot.

— Au cas où nous ne trouvons pas notre homme à Guérot ? Ou si par une banale déveine… sitôt repéré sitôt mort ?

— Eh bien, Alinou ma sœur, le bourg Petite Rivière de l'Artibonite est tout proche.

— C'est certain. Guérot avec ses chrétiens vivants. Plus ou moins en partance pour le pays sans chapeau. Une mort sans retour. Une mort tout de bon.

— On raconte qu'une centenaire…

— Elle était de quel lakou ?

— Guérot, petit village tous cousins, cousines ou presque, comme qui dirait sans clôture, chaque descendant est apparenté à une portion de terre appelée lakou.

— Lakou Raphaël, lakou Estimé, lakou Da, lakou Alcina, lakou Nora, lakou Machal, lakou Sang Cochon, lakou Mézine, lakou Sidieu, lakou Ostin, lakou Augusma, lakou Ti Sainte, lakou Jean-Jacques.

— Tous, du même sang, paraît-il.

— C'est ça, ma sœur, le sang Cadostin.

— Même Sang Cochon ?

— C'est tout comme.

SANG COCHON, L'ANCÊTRE VIVANTE

Ainsi, dans son créole dense, elliptique, allusif, Grann Sang Cochon, mon ancêtre vivante, me raconte ces paquets de causeries entrecoupées de dialogues. À propos de mes arrière-grands-parents défunts Sidieu et Mirasia. Mes grands-parents défunts les inséparables jumelles Joséphine et Aline, et leur homme Raphaël Cadostin, treize années plus jeune qu'elles. Ma mère Vierge Cadostin avec Jérôme Beaubrun sexe-qui-en-veut. Mes ancêtres, les Esprits, la branche Estimé…

— Loin de ton nombril, tu t'appelles Gerda. Mais ici à Guérot tu es notre Grann Gette ou notre Gertrude depuis ta naissance le 5 juin 1958.

— Grann Sang Cochon, quel chrétien vivant se souvient d'une date de naissance ?

— Ton grand-papa Raphaël Cadostin t'avait baptisée Gertrude ou Grann Gette.

— Grann Gette, comme la grand-grand-maman de Raphaël ?

— Ils étaient tête coupée, tant ils se ressemblaient. Ah ! Ce n'était pas une demi-femme, non. Elle ne négligeait aucun de ses atouts : travailleuse, gaie, gracieuse, sérieuse. Elle en faisait transpirer !

— Qui ?

— Des nègres.

— Tu veux dire des hommes ?

— C'est certain. Dès l'âge de seize ans, elle est placée vierge… avec son homme de la lignée des Cadostin.

— Pourquoi ce sourire sur le mot vierge, Grann Sang Cochon ?

— Tu arriveras loin pitit mwen.

— Je vis déjà à Paris.

— Tu es Grann Gette.

— Quel était le nom entier de la grand-grand-maman de Raphaël ?

— Gertrude Bien-Aimé. Gette est un diminutif, un ti-nom.

Secouant la tête de bas en haut, de haut en bas, lèvres tirées vers les deux commissures, tout d'un coup : Rapha woooï ! Quel côté tu es sur la terre et au ciel !

Sang Cochon, de belle taille, droite comme un i, éponge ses yeux d'ancêtre vivante de son mouchoir blanc bien propre.

— Cela fait plus de cinq décennies que mon grand-papa Raphaël est mort.

— C'est ainsi. Rapha woï !

Je verse à Sang Cochon son eau trempée de feuilles dans sa timbale émaillée rouge qu'elle avale en levant les yeux sur moi. Pour le souvenir. Je ressemble à Rapha. Mais quelles feuilles au juste ? Eau préparée par Sang Cochon elle-même dans la tranquillité de sa maison. Que tout Guérot voudrait goûter seulement pour ne jamais mourir à cinquante ans comme Raphaël !

— Beau garçon bien campé ! Mort en pleine vigueur ! Sans malade. Vingt-deux jours francs après ta naissance. Quant à ça, c'était un homme ! Un bon papa ! Ah ! Si Rapha n'était pas mort de si bonne heure !

Et elle m'embrasse sur la bouche. Comme toutes les vieilles Cadostin de Guérot. Par la force de l'affection et de notre sang en partage.

— Grann Sang Cochon, le reste pour demain ?

— Non. La mémoire de Guérot n'attend pas.

Elle réfléchit.

— Parler de Rapha m'a troublée. Je me répète un peu, mais avec tous ces morts en affection.

SIDIEU ET MIRASIA

— Où j'en étais ? se demande Sang Cochon.

Ah ! Sidieu et Mirasia ! Inutile d'aller frapper à leur porte au devant-jour tant qu'ils n'avaient pas tout achevé : remerciement des Invisibles, mémoire des ancêtres, sexe court et vif, ablution bouche-aisselles-entrejambe, dit Sang Cochon, après avoir bu trois gorgées sans silence glòt glòt glòt de son eau trempée de feuilles médicinales.

Chaque devant-jour béni à ressasser la vie et ses tribulations, Sidieu et Mirasia remercient les Invisibles. Se suivant, petits pas nus, bégayés paisibles, tuniques rouge et blanc enfilées au réveil, de la cruche en terre cuite, Sidieu verse une eau fraîche à Mirasia dans ce même gobelet bleu indigo, en souvenir de son aïeule, génération trépassée depuis les temps d'antan.

Mirasia saisit le gobelet entre ses lèvres bien en chair, avale une gorgée bruyante. Pas Sidieu. L'eau à jeun décompose son estomac, lui donne des aigreurs. Il achève ce premier rituel en jetant trois giclées d'eau au pas de la porte de devant et de derrière. À l'instant où ses longs doigts inclinent le gobelet bleu indigo, en chœur, Sidieu et Mirasia demandent passage aux Esprits de leurs ancêtres pour les jumelles.

— Oh ! Les-Saints-les-Anges ! Les Invisibles ! Vous devant ! Nous derrière !

Signe de croix. Avant de franchir l'air du dehors. Charitable, méfiant, vengeur. Avant de croiser qui que ce soit à Guérot. Et surtout pas un des quatre malfaiteurs nan lakou Estimé, reconnaissables à la misère physique qu'ils traînent : Estimé côté droit, parce qu'il a la bouche virée à droite, Estimé côté gauche, Estimé jambe de bois, Estimé œil crevé.

— Chaque chrétien vivant gagne sa petite méchanceté, mais alors les Estimé ! Ahaaaa ! En retirant deux ou trois, ils sont tous hors de la grâce de Dieu, s'interrompt Sang Cochon à la chair osée de promesses.

— Ils ne t'ont jamais cherchée ?

— Tout diable et brave a ses peurs.

Chaque jour, évitant coûte que coûte de tomber sur un premier ou un dernier diable nan lakou Estimé pour ne pas gâter la journée en contrariétés et la nuit en mauvais rêves, Sidieu, Mirasia, Joséphine et Aline rusent avec corps et sens jusqu'à opérer parfois une brusque volte-face sur un chemin. Coincer leurs corps bien foutus devant derrière sous des buissons épais. S'écorcher, voire se filanguer la peau sous les langues tranchantes de canne à sucre. Jusqu'à ce qu'un jour, un petit lézard chute entre les seins charnus de Mirasia, cachée sous un figuier maudit.

— Jésus-Marie-Joseph ! Vingt-deux demandes en plaçage ! Seulement pour Mirasia ! Mais c'est Sidieu qui a gagné le pari.

— De quelle manière ?

— Par un amour en mots et chair, sourit Sang Cochon de ce sourire en coin, allusion à la chose.

Elle et moi, bien à nos aises sur la galerie de ma tante Da qui fouine toute la sainte journée dans l'air méfiant de Guérot.

— Grann Sang Cochon, le plaçage ?

— Grann Gette, c'est notre union à nous dans les campagnes. Seulement, attention, c'est un engagement sérieux, oui. On ne prend pas aujourd'hui pour laisser demain, non. Un jeune homme, une jeune fille et leurs familles sont heureux

de former une seule et même famille. Pour la vie. Le placé et la placée, de toutes les façons, vivent autour de la famille qui met le holà dès qu'une voix dépasse l'autre dans le couple. Sans parler des conseils de famille pour les ramener à la raison, évitant discorde, séparation.

— Toi, Grann ?

— Moi-même, Sang Cochon ! Fixe pour la vie, reste pour la terre ! Une seule fois placée avec Christian. Christian, mon homme, oh !

Elle tchuipe.

— Depuis, des amours sans rade.

◆

— Où j'en étais ?

Ah ! Quand Mirasia avançait sûre et certaine de ses charmes, chaque intéressé se faisait une pile de promesses à tenir, qu'il pleuve qu'il tonne. Et les demandes arrivaient avec les parents des prétendants à pied, à cheval, avec des cadeaux : sacs de riz, maïs, balles coton, tissus, poules, papiers-terres, œufs, patates douces, noix de coco, kalalou… Ah ah ah ! Un jour sous un gros soleil chaud… ah ah ah ! Aïe Lwa Ginen woï ! J'ai vu… ah ah ah ! Arriver ! Ah ah ah ! J'ai vu un vieux paysan aisé, tout cabossé, lèvres, yeux n'obéissant plus, tremblants ou fermés quand il ne faut pas, habillé tout neuf avec son djakout décoré de signes cabalistiques avec un cortège de chevaux, cochons… ah ah ah ! Chèvres, cabris, déguisements, flonflons, danseurs, chanteurs « tu es à moi ti-chérie »… ah ah ah ah ! « Pas hésiter ». Ah ah ah ah ah ! « Tout ça, c'est pour toi ». Ah ah ah ah ah ah !

Rires aux larmes. Le peu de gens de Guérot admis nan lakou ma tante Da, nous ont encerclées ah ah ah ah ah ah ah !

Depuis la mort de son concubin Gaboton, ma tante Da se méfie de tout le monde à Guérot, sauf de ma mère, Vierge Cadostin. Même de son unique sœur qui lui voue une jalousie aussi féroce qu'éternelle pour avoir réussi à faire entrer dans ce trou perdu de Guérot cet officier de la ville qui tournait

sa langue en espagnol, anglais, français, créole. Tout beau, tout propre, sans la boue des rizières, et qui parlait un français sans découpe que personne ici ne comprenait. Elle attrapait un mot par-ci par-là. En langue pays, ça dit quoi ?

DIMANCHE CHEZ SIDIEU ET MIRASIA

— Où j'en étais ?

Ah ! Dimanche. Seul jour sans chercher la vie. Chacun aide aux tâches ménagères. Gauchement, Sidieu, beau mâle en muscles, fidèle bien campé, une énigme pour les femmes, lave les vêtements de Mirasia et les siens, quand passe sa cousine sur le chemin, une résignée du sexe furtif qui espère que les Invisibles lui envoient un homme de bien.

— Oh ! Cousin ! Tu tournes en femme hein ?

— Pour Mirasia, que Dieu me fasse femme si ça lui chante ! répond Sidieu.

— Oh ! Quelle grosse réponse tu me donnes là ! Pardon oui. Son affaire est en diamant, achève frileusement la voix en chemin, main à la mâchoire, langue suspendue.

Pendant ce temps, Joséphine et Aline, la vingtaine devant derrière en coups d'œil charnels, traînent, étalent des matelas au soleil dans des éclats de rire à faire sursauter les chrétiens vivants, qui les hèlent l'une pour l'autre en se trompant sur ces deux ressemblances. Futures sages-femmes, elles aident déjà aux accouchements, prêtent aussi leur bon sens dans des conflits.

— Tu as dit que…

— Il a dit si…

— Je n'ai pas dit ça…

Derrière la maison, Mirasia coupe le bois pour la cuisine du dimanche avec Aline comme aide. Quant à Joséphine, elle calcule de tout son long sur le lit.

— Prendre homme ? Oui. Dormir loin de ma sœur Alinou ? Non ! Non ! Non ! Et non ! Que ça soit jamais !

Ses mots traversent la chambre, le long corridor, le dehors, tombent dans les oreilles de Sidieu, Mirasia et Aline. Levant bras, yeux au ciel, les deux parents se sont remis aux Invisibles de cette charge trop lourde à porter nan lakou Guérot.

Signe de croix.

Mirasia supporte mal la chaleur tropicale. Elle sue de la tête aux pieds au milieu des foyers du feu, de l'agitation dominicale. Une vieille serviette humide, plusieurs fois pliée, entoure sa tête et de temps à autre de ce même gobelet bleu indigo, une gorgée pour le corps, une giclée pour la tête. Mirasia goûte, deux yeux ouverts, la caresse de l'eau traverser son entrejambe qu'elle gratte, sent.

◆

— Se gratter, se sentir l'intime : un geste qui se passe de femme à femme, sourit Sang Cochon. Comme qui dirait depuis trois générations de femmes avant Mirasia, puis Joséphine, Aline, ta mère Vierge Cadostin. Et toi, Grann Gette ?

— Pas de mal à ça ?

— Du bien, ça s'est sûr.

La nourriture est prête. Sont déjà portées nan lakou Sang Cochon et dans d'autres lakou, quelques assiettes de riz legim berejèn, plat typique revigorant à base d'aubergine, carotte, chou, viandes fraîches, salaisons, citron, thym, persil, ail, oignon, huile végétale, clou de girofle, sel, poivre.

◆

— Où j'en étais ?

Ah ! Les doigts de Mirasia étaient bons. À l'improviste du déjeuner dominical, arrivent deux tantes-tendresses, trois cousins maudissant la parenté avec les jumelles, la mère de Mirasia qui nourrit l'espoir de voir les jumelles prendre un homme chacune, jamais un homme pour deux, une grande tante qui voit chaque jour sa tombe se rapprocher, une filleule qui visite marraine Mirasia le dimanche pour des riens nécessaires – une assiette-manger pour elle avec une autre à emporter pour sa vieille mère, mais qui sait, peut-être un peu de riz ou de maïs à cuire, ainsi que quelques pièces pour acheter le hareng saur et quelques gouttes d'huile –, le fils d'une amie transpirant d'attentions pour les jumelles, un cousin d'âge mûr avec sa passion pour la langue créole et son vœu de célibat sans dame qui réussit l'impossible ici : décourager la gentillesse des femmes galantes.

— Forcer un homme, Grann Sang Cochon ?

— Non, Grann Gette, c'est en bas en bas, comme une femme-espoir qui guette délivrance depuis un temps trop long pour sa mémoire jusqu'à ce que…

Oh oh que voient mes yeux ?
Un célibataire
Oh Lwa Ginen
Un célibataire sans enfant
Qui a des carreaux de terre
Même qui sait lire
Oh Jésus-Marie-Joseph
Par quelle manœuvre
Je vais gagner
Son solitaire corps
Oh ma défunte mère
Signe de croix
Viens à mon secours
Et son cœur ?
Réprimande aussitôt la défunte
Je ne t'ai pas élevée pour gagner le corps
d'un homme mais son cœur

Pitié manman

Faut pas tout demander d'un seul coup

— Au commencement, m'explique Sang Cochon, la galante joue, effacée, timide, serviable : coup de main, legim berejèn, café chaud, remède pour refroidissement, compresse sur la tête, petits services aussi à la mère de l'homme. Peu à peu, elle laisse ses odeurs, douceur générosité, son aura, ici et là dans la maison, ensuite s'en va avec un petit sourire caché, tête baissée. Dans tout ça, l'homme fluctue, mais résiste. Sans s'en douter, un jour, le poids de la femme pèse lourd sur ses cuisses. Coincé, hésitant, pour son honneur, les on-dit, il s'exécute.

— Après ?

— Encore deux belles semaines sans répit de coït.

— Oh là là-a-a-a-a !

— Les problèmes commencent. La galante qui cherchait un papa pour ses premiers enfants est enceinte.

◆

— Où j'en étais ?

Ah ! Familles, parents et amis ont mangé avec contentement, ventre plein, doigts léchés au milieu des rots, des mots, des rires. Une assiette pleine dans le garde-manger, au cas où passe un vivant. Les trois femmes de la maison sont dans les pensées. Trois belles négresses qui donnent chaud.

— Mon cher, Mirasia et ses filles font concurrence avec la chaleur tropicale.

— Oui, compère.

— Quand elles avancent, c'est un spectacle devant derrière de pulpes, cambrures, courbes, chutes, grâce. Ouf !

— Ah mon cher, c'est dommage, dommage, dommage qui fait dommagement, Mirasia n'est pas libre.

Quelques yeux guettent des moments propices pour transpirer, sans arrière-pensée, derrière les fentes des portes et fenêtres.

La maison s'est vidée dès les premiers clignements du soleil. Chacun est parti avec un fruit du jardin : corossol, cachiman,

papaye ; des plantes médicinales : lalwa, armoise, absinthe, asowosi ; quantité de feuilles pour éloigner les mauvais airs.

La voici, aux pas décidés, qui nous apporte, à Sang Cochon et à moi-même, un bol de riz madan gougous, legim fèy. Ma tante Da a trois sens toujours aux aguets pour fouiner dans l'air vengeur de Guérot, afin d'intercepter des odeurs magiques, des gestuels, des bouts de paroles à grossir.

— Grann Gette, tu ne sens pas quelque chose ?

— Quoi, ma tante Da ?

— Une odeur de magie rentre dans mes trous de nez. Mmmmm, c'est sûrement nan lakou Estimé, oui. Ah ces malfaiteurs ! À cause d'eux, plus de Gaboton, plus d'enfants !

Elle chuchote. Pour que l'air vicieux de Guérot ne porte pas sa parole loin de sa bouche, comme elle dit. Elle se méfie corps et âme de tous ceux nan lakou Estimé, de leur descendance pour l'éternité. Ma tante Da se méfie de leurs morts, leurs ombres, leurs arbres, leurs enterrements, leurs semblables, leurs bêtes, leurs clôtures, leurs jardins, des traces de leurs pas et même de leurs chevaux.